

A LA RENCONTRE DE ANNE GOROUBEN

Artiste peintre et dessinatrice, Anne Gorouben naît en 1959 à Paris, où elle vit et travaille. En 1984, elle est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, section peinture (Atelier de Zao Wou-Ki).

Avec pour devise, « *dessiner, lutter, vivre* », Anne Gorouben organise son œuvre picturale par cycles, nés de ses voyages et de ses rencontres dans différentes villes (Berlin, Dresdes, Odessa), de la mémoire familiale (l'héritage juif, la Shoah, le silence des survivants) et de l'Histoire (l'exil, l'exclusion).

Quelques expositions :

- **Le poids des silences** – inspiré par Berlin Ouest et Dresde (1989-1993)
- **Infini** – autour de séjours à La Rochelle (1995-1996)
- **D'Odessa à Odessa** – cycle développé entre Paris, Odessa, New York et Marseille (1997-2000)
- **Enfermés dehors / Est-ce ainsi que les hommes vivent ?** (2000-2005, 2015-2016)
Portraits de personnes sans domicile fixe et des réfugiés de la « jungle » de Calais
- **Hommage à Paul Celan** au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris (2003)
- Avril 2025, au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, rencontre autour de la publication, **Une jeunesse au secret**, avec lecture et projection de dessins de l'artiste

Sa palette est réduite aux couleurs de l'absence et du silence : gris, bruns, ocres, noirs, bleus profonds. Elle manie l'ombre et la lumière, l'effacement et la trace.

Le dessin est omniprésent et figure dans des carnets, au fusain, crayon, et encre.

L'atmosphère feutrée supporte mal les contrastes violents.

Ainsi les personnages, dont les corps et les visages sont simplifiés, « nomades immobiles », se déplacent dans des décors peu détaillés, flous.

Publications mêlant textes et images :

- **100, boulevard du Montparnasse** (2011) – récit autobiographique illustré sur sa famille et la mémoire de l'après-guerre.
- **Mon Kafka** (2015) – dessins et textes inspirés du *Journal* de Franz Kafka.
- **Des routes** (2018) – texte de Carole Zalberg. 2015-2016, Anne Gorouben va à la rencontre des réfugiés de la « jungle » de Calais. Elle réalise 150 dessins qui, en partie, illustrent *Des routes*.
- **Nous, Marilyn** (2021) – polyptyque de 36 portraits de Marilyn Monroe, texte d'Olivier Steiner
- **Une jeunesse au secret** (2024) – album écrit et dessiné évoquant son enfance à Paris et le secret familial lié à la déportation de ses parents juifs pendant la Seconde Guerre mondiale

Prix et distinctions :

- 1981 — Bourse de l'Institut des Beaux-Arts, Paris
- 1984 — Prix de dessin René Perrot à l'ENSAD
- 1991 — Prix Léonard de Vinci (Ministère des Affaires étrangères)
- 1992 — Prix Maurice Quentin de La Tour à Saint-Quentin-en-Picardie
- 2014 — Bourse d'aide à l'écriture du Centre National du Livre (CNL)

100, BOULEVARD DU MONTPARNASSE, 2011

C'est le livre de deux enfances qui se déroulent dans le même petit appartement au 100, boulevard du Montparnasse, à Paris. Là, le père, juif, va vivre caché avec ses parents durant toute l'Occupation. Ses enfants ne sauront longtemps rien de cette histoire, mais ils ressentiront chacun à sa manière ce terrible secret. Anne Gorouben a commencé à dessiner de mémoire, au crayon gris, minutieusement, l'oppression muette de la petite fille qu'elle était alors.

« Cette famille de mon père, dont le silence m'a tant pesé, je me suis mise un jour à la dessiner. »

« Anne Gorouben fait surgir des visages lumineux et flous, des corps sombres, aux grandes mains, aux poses statiques : ce sont les siens, les gens du 100, boulevard du Montparnasse, au quatrième étage.

Fin des années 1960 : ici vit et travaille son père, il est pédiatre, il est toujours dans son bureau, il est sévère. C'est un homme inquiet et blessé. Il a trois enfants, elle la fille du milieu, elle lui ressemble. C'est le temps où elle était petite... » (Geneviève Brissac)

« Ces dessins sont une tentative de restituer l'histoire des miens, de restituer leurs corps, de les voir dans une époque que je n'ai pas connue. Je les ai tellement portés, ils m'ont tellement habitée ; ceux de la rive gauche et ceux de la rive droite, du Marais et de Montparnasse. »

« C'est cette empathie de toujours que je cherche à exprimer. Essayant de retracer ce que je sais d'eux, à travers l'ombre d'où surgit une pâle lumière sur la feuille de papier que j'épuise. Et quittant ainsi leurs vies qui ne sont pas la mienne. »

« Au crayon, la gamme des gris s'étend du blanc au noir absolu. Certaines parties de mes dessins sont dans l'ombre ; d'autres restent claires comme frôlées par la mine de plomb.

C'est un mouvement du dessin lui-même ; c'est ma main qui pense et choisit d'inscrire dans l'espace de la feuille de papier la lumière et l'ombre. Cette suite de dessins est comme un lent apprivoisement de la peur, une sorte de combat dans des ténèbres qui ne sont pas ma vie, mais ce que je ressens en profondeur, déposé en moi par tant de paroles et de récits mêlés sur l'histoire de ma famille, et que j'ai comme absorbé, avec sa violence sourde.

Le crayon donne sa matière, il ajoute du noir, il enrage ; il cherche la lumière du dessin jusqu'à la griffure de la feuille. Avec lui je travaille longuement ; je creuse le papier pour qu'émerge cette lumière, ni diurne ni nocturne - révélée.

Il s'agit de voir, mais de voir quoi ? Une représentation intérieure de toutes ces histoires, comme une mémoire imaginée dont, au commencement d'un dessin, je ne connais que des bribes. C'est en luttant avec mes crayons que quelque chose survient, dans le meilleur des cas. C'est pourquoi, lorsque je dis que je dessine sans savoir ni comprendre, que c'est de l'inconnu, certains ne peuvent pas m'entendre ; c'est trop étranger à leur esprit.

Très tôt, je me suis vêtue de noir, et on me le reproche encore : « Toujours ce noir, c'est triste, mets des couleurs ! » J'entends les mêmes réflexions concernant ma peinture, depuis longtemps comme si l'art avait à voir avec le gai ou le triste.

J'ai compris très jeune la raison de mon obstination vestimentaire : je cherchais mon unité ; habillée de noir, je devenais un point. Cette phrase tirée des écrits théoriques de Kandinsky me convenait : « Ainsi, le point géométrique est, selon notre conception, l'ultime et unique union du silence et de la parole. »

« Il m'a fallu entreprendre des recherches comme si j'étais la seule concernée, afin que le brouillard de leurs années terribles s'estompe un peu...

Rien n'a jamais été simple pour ces enfants jetés « dans la guerre », ces survivants que sont mes parents.

Je les ai beaucoup questionnés. Mon empathie était gigantesque, tout ce qui était arrivé « avant moi » était bien plus important que ma propre existence. Mais je ne m'en rendais pas compte. Je vivais mon enfance avec, au fond de moi, des images mentales de la leur...

Un des grands reproches de mes parents a toujours été : « Tu n'es pas dans le réel ! » Où donc étais-je passée ? Dans les contes pour enfants des livres qu'ils m'offraient ? Dans des mythologies personnelles ? Dans mes rêveries ? Je finissais par ne plus le savoir. Ils ajoutaient : « Tu n'as pas l'esprit de synthèse ! » J'avais au moins celui du « Coq à l'Anne », celui du chemin, mais celui-là ne les intéressait guère, ils s'inquiétaient pour mon avenir.

Un jour, ma tante m'a déclaré : « J'étais là, j'ai tout vu, je sais tout, mais que veux-tu que je te dise ? Il n'y a rien à dire ! » C'était un propos définitif, et si triste. »

« Tout ce que j'essaie d'ébaucher ici n'est pas exact. C'est au mieux une construction chaotique et sans comparaison, sans discussion paisible possible. Le passé est à arracher au noir, au silence, à la douleur et au désir de propriété exclusive.

A notre génération, l'Histoire a semblé inaccessible. Nous butions constamment sur l'enfance de nos parents, qui n'avait pas été heureuse. Ils voulaient nous offrir tout ce dont ils avaient été privés.

Tout mon enfance, j'ai vécu sous l'emprise d'une terrible peur du noir. Traverser une pièce sans lumière était un enfer, je craignais toujours que quelque chose ne me saisisse et ne m'emporte. »

UNE JEUNESSE AU SECRET, 2024

« En 2013, j'ai découvert les carnets du peintre Maryan au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme de Paris. Ces neuf carnets de dessins ont été réalisés par l'artiste pour son psychanalyste lors d'une grave dépression.

« Ce que vous ne pouvez pas dire, dessinez-le », lui avait dit le thérapeute. Dans ces carnets se mêlent scènes remémorées de l'enfance, du ghetto, des camps, et scènes oniriques. C'est un ensemble dont l'intensité est celle de la vérité.

En rentrant à mon atelier, j'ai ouvert un carnet et j'ai commencé à dessiner mon enfance. Elle n'avait rien à voir avec celle de Maryan, pas plus que mes dessins avec les siens. Mais j'ai reconnu dans ses carnets un paysage à la fois familier et caché.

Mon enfance s'est déroulée à l'ombre des paysages de Maryan. »

« TU QUOQUE FILI MI

Dans la famille, j'étais déjà celle qui crache dans la soupe, qui dit non quand tous les autres disent oui. Je suis devenue « l'ennemie de l'intérieur ». Ma naissance n'était pas prévue. Mes parents espéraient un garçon. Mon grand-père paternel était si déçu par l'arrivée d'une seconde fille qu'il a longtemps refusé de me voir. Mes parents ont dû attendre encore cinq ans la naissance du garçon tant désiré.

Je n'étais ni l'aînée, ni le garçon. « A l'époque, j'étais tellement malheureuse que s'il n'y avait pas eu deux cents personnes à mon mariage, je serais partie après la naissance de ta sœur. Avec toi, je ne savais pas faire », m'a dit ma mère. »

« L'INCENDIE

Ma mère m'a souvent raconté l'incendie qui a transformé sa vie, l'été de ses quinze ans. Sa mère était en voyage et son père au café. Avant de rejoindre des amis, elle avait repassé sa robe dans l'atelier. Elle avait bien pris soin de vérifier qu'elle avait débranché le fer avant de partir, mais le fil était resté dans la prise. Quand elle est rentrée, l'appartement et l'atelier flambaient. Les pompiers étaient arrivés trop tard. Les voisins l'ont traitée d'« assassin ».

Elle se sentait tellement coupable qu'elle a proposé d'abandonner le lycée et de travailler pour ses parents. Ils ont accepté : les études, ce n'était pas si important pour une fille. Elle était jolie, elle se marierait. Quand elle a voulu revenir sur sa proposition, ma grand-mère a refusé : « Ce qui est dit est dit... »

Ma mère a gardé une rancœur et un sentiment d'injustice intenses.

Elle se plaignait souvent de son enfance. Ma grand-mère ne savait pas s'occuper de sa fille et l'avait envoyée quelque temps à Rennes, chez sa sœur aînée qui n'avait pas d'enfant. Et puis elle l'y avait laissée. Les deux sœurs se sont disputé ma mère pendant des années.

En 1940, la famille s'est réfugiée en zone libre, d'abord à Blagnac, puis à Toulouse. En 1943, mes grands-parents ont réussi à faire partir leur fille pour la Suisse. Les scènes de séparation, d'exode, de fuite qui m'ont été mille fois racontées - souvent à ma demande - ont longtemps constitué mon seul bagage.

Je me cachais derrière ces récits familiaux. J'essayais de justifier ma vie en racontant le film dont mes parents étaient les héros. Leur histoire avait pris une place démesurée. Ils étaient des victimes, ma compassion pour eux était totale. Je ne m'identifiais pas à eux, je disparaissais. »

« LA BOITE DE PASTELS SECS

L'année de mon entrée en école d'art, mon grand-oncle paternel m'a offert sa grande boîte de pastels secs - un trésor. C'était une grande caisse en bois qui comprenait quatre plateaux d'assortiments de couleurs, un millier de bâtonnets en tout. Des pastels Giraud.

Mon grand-oncle était né à Odessa, il avait été orfèvre et avait obtenu le titre de Meilleur ouvrier de France. Il avait toujours aimé dessiner et sculpter et il se faisait une haute idée de l'art et du travail des artistes. Son cadeau était une véritable transmission.

Des années plus tard, j'ai découvert au fond de la boîte une liste de couleurs datée de 1931, sans doute l'année de l'achat de ces pastels. Mon grand-oncle avait réussi à conserver cette caisse pendant la guerre alors que mes grands-parents avaient tout perdu. Sans doute parce que sa femme n'était pas juive. Engagé volontaire comme mon grand-père maternel, il avait été comme lui fait prisonnier quelques mois. J'ignore comment il a survécu. »

« BORIS TASLITZKY

A la fin de mon analyse préparatoire, j'ai intégré l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs de Paris. En plus de mes cours, j'allais dessiner d'après modèle vivant l'atelier libre du peintre Boris Taslitzky. Un jour, son assistant m'a fait découvrir ses 111 dessins faits à Buchenwald. C'était bouleversant, un véritable choc, comme si ces dessins me parlaient directement de la déportation de mon grand-père. Secrètement, j'ai adopté Boris comme un autre grand-père. Boris était communiste. Il n'avait jamais rendu sa carte du Parti, sa « seule famille », m'avait-il dit. Il avait connu mon père lorsque celui-ci était secrétaire de celle du Parti à Montparnasse. Selon lui, mon père m'avait donné une véritable éducation stalinienne.

La leçon de Boris était celle du dessin. Le dessin est une arme. »

« LE SAMOVAR

Le samovar qui trônait dans la salle à manger avait voyagé d'Odessa à Paris en 1904 dans les bagages de mes arrière-grands-parents. Il a toujours eu beaucoup de sens pour moi - celui de l'exil et de la transmission du judaïsme.

Je l'avais choisi comme sujet d'un mémoire. J'avais dessiné mon visage qui se reflétait, déformé, sur ses flancs de cuivre jaune. Mes parents, qui ne gardaient du passé familial que la trace de la misogynie qui régnait dans les générations précédentes, ne respectaient aucune tradition juive, elles leur étaient toutes étrangères, mais ils m'avaient dit et redit que s'il y avait chez eux une chose que je n'aurais jamais, c'était bien le samovar. De même qu'à la génération précédente, après leur mort le samovar serait légué au fils, le benjamin. C'était comme ça.

Nous étions les seuls à porter notre patronyme ; j'étais persuadé que nous serions les derniers, je ne nous imaginais pas de descendance. Lorsque j'ai découvert Cent ans de solitude de Garcia Marquez, il m'a semblé que sa dernière phrase était écrite pour moi : « Car aux dynasties frappées de cent ans de solitude il n'était pas donné sur terre de seconde chance. »

Elle fait écho à : « Sans ascendance, mariage, descendance. Avec un violent désir d'ascendance, mariage, descendance. Tous, ascendance, mariage descendance me tendent la main. Mais trop loin pour moi », écrite par Franz Kafka dans son journal. »

« MES AUTOPOURTRAITS

Dans mes carnets, nombreux étaient les autoportraits. Au terme d'une journée d'errance, ils avaient pour moi un caractère de rédemption. Dessiner était l'acte de résistance qui me sauvait du désespoir absolu.

Ma mère ne supportait ni mes autoportraits ni mon angoisse. « Décidément, tout semble tourner pour toi autour de ton nombril ! Ta prétendue sensibilité n'est que de la sensiblerie. »

Un jour que je parlais de ma lecture de Proust, mon père lança en passant ce commentaire : « Ah oui, ces gens qui ont le loisir d'écrire... » Proust - ce bourgeois, cet héritier.

Mes parents écoutaient de la musique, lisaient beaucoup, nous avaient emmenés dans les musées. Pourquoi, alors, tant de mépris pour les artistes ? En tant que médecin et orthophoniste, ils se savaient utiles à la société et cette évidence les rassurait ; elle justifiait leur existence. Ma sœur faisait médecine, mon frère des études d'ingénieur. S'ils avaient accepté que j'étudie l'art, à leurs yeux, ce n'était pas vraiment des études sérieuses. Le diplôme qu'ils exigeaient de moi avait peu de valeur.

Lorsque, en second cycle, j'ai intégré la section peinture, ils m'ont totalement désapprouvée.

Se consacrer à la peinture était prétentieux, égoïste, irresponsable et narcissique. »

« LES ROIS MAGES

J'étais vêtue de noir jusqu'aux mitaines. J'étais une écorchée.

Mars de Fritz Zorn venait juste de paraître en français. Comme son auteur, je me sentais « éduquée à mort ». Pas dans la riche bourgeoisie de Zürich, mais dans la diaspora juive pauvre et travailleuse, mue par un immense désir d'ascension sociale et culturelle, enfermée dans des dénis de survie qui meurtrissaient et étouffaient sa descendance.

Kafka, Proust, Rilke et Bach ont été mes quatre Rois mages. Ils m'ont apporté en cadeau la force de continuer à vivre. Du fond de ma solitude et de mon angoisse, j'ai compris grâce à eux que le désespoir n'était pas forcément sans issue, qu'à partir de la douleur de vivre on pouvait construire - tâcher de faire de son drame personnel un travail et une œuvre. »

LE RAVISSEMENT DE MARILYN MONROE, 2022

Dessins : Anne Gorouben ; Texte : Olivier Steiner ; Suivi de *NOUS, MARILYN*, Anne Gorouben

*« Dessiner est mon mouvement premier.
Il est archaïque.
Il est sauvage.
Il ne peut exister sans rencontre fondamentale.
S'il figure, il ne peut illustrer.
Il se condamne à la solitude mais cette solitude est sa seule chance. »*

« Le hasard d'une écoute : « Marilyn, dernières séances », France Culture, août 2012. Je suis triste et bouleversée.

Le hasard d'une proposition : « Tu me fais un portrait de Marilyn pour juin 2020 », décembre 2019. »

L'ouvrage est le fruit de la rencontre de la peintre Anne Gorouben et de l'écrivain Olivier Steiner.

« Nous, Marilyn » est une série de trente-six portraits au crayon, trente-six comme l'âge de Marilyn au moment de sa mort. Ce sont des portraits à l'arraché, pour essayer de saisir celle qui a été sans doute la personne au monde la plus photographiée de son temps et du nôtre. »

« Dans mon travail, les portraits de Marilyn rejoignent ceux de quelques figures iconiques qui ont entre elles bien des points communs : l'intensité de la vie et de la création, le destin tragique, la mort précoce. Anne Frank, Franz Kafka, Pina Bausch, Amy Winehouse... »

« A travers ces portraits, j'ai voulu traduire la lumière exceptionnelle qui transcende son visage somme tout banal, mais aussi l'effort démesuré qu'elle fait pour DEVENIR Marilyn. J'ai accumulé les dessins pour faire voir ce que Norma Jeane va chercher en elle pour se transformer en Marilyn... J'ai voulu traduire la tension de la lutte entre ces deux-là : Marilyn et la jeune Norma Jeane. »

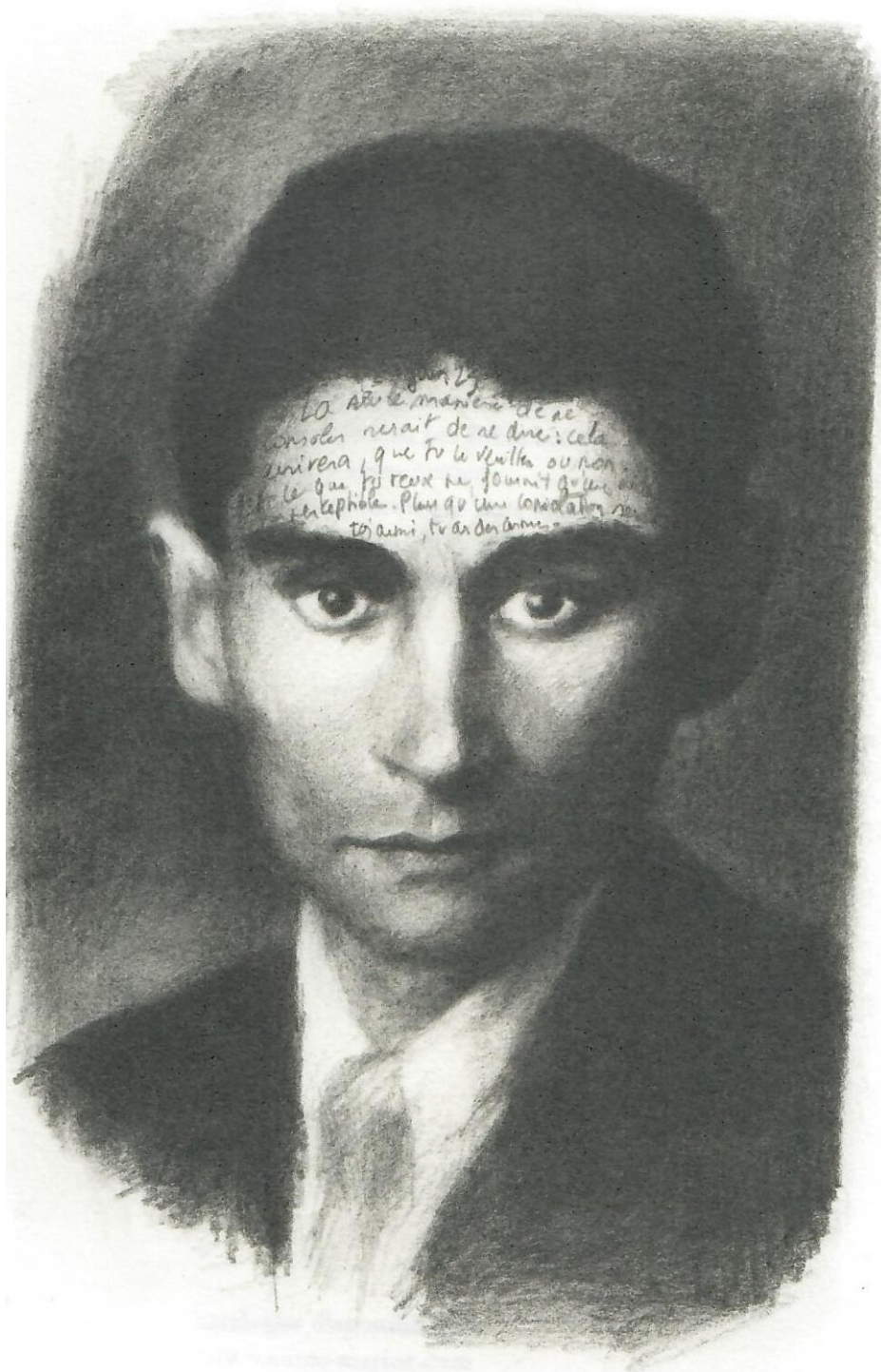
« J'ai recherché des extraits de ses films et de ses entretiens et j'ai enregistré une quantité de captures d'écran pour me constituer ma propre « bibliothèque Marilyn ». Il était exclu que je « vole » certains des innombrables portraits d'elle parus dans la presse ou les livres ; avec mes captures d'écran, j'ai essayé de saisir autre chose que la « pose » qu'elle maîtrisait si bien face au photographe. J'ai cherché à voir ce que Norma Jeane allait puiser au fond d'elle-même pour se transformer en Marilyn. »

MON KAFKA, 2015

*« A la mémoire de Marthe ROBERT, grâce à qui je fis la découverte fulgurante du Journal.
A Paul AUDI, qui, découvrant dans mon atelier ces dessins réalisés de 2005 à 2009, comprit qu'ils étaient le fruit d'une réelle rencontre, décida d'en faire un livre, et fit en sorte que ce livre aujourd'hui existe.*

*Je remercie sincèrement Gérard-Georges LEMAIRE qui, me confiant « Les rêves » pour son exposition *Métamorphoses de Kafka* au musée du Montparnasse en 2002, déclencha en moi cette série de dessins issus exclusivement du Journal... »*

« La seule manière de se consoler serait de se dire : cela arrivera, que tu le veuilles ou non. Et ce que tu veux ne fournit qu'une aide imperceptible. Plus qu'une consolation serait : toi aussi, tu as des armes. »
(Dernière phrase connue du Journal)



© Anne Gorouben. Mon Kafka, 2015